

Auteur : MECANO

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

Les souvenirs de mon enfance ont des couleurs froides. Je me suis employé, depuis que je suis en âge d'inventer, de les colorier avec une encre qui va rendre ma vie plus sympathique. J'ai vite découvert que l'alcool a le pouvoir de mélanger les couleurs et même, de gommer quelques ratures. En tout cas, l'amalgame qu'il provoque dans ma tête, est beaucoup plus supportable pour mon cœur de gamin, qui ne comprend pas toutes les subtilités des "grands" pour justifier leurs vies tellement éloignées de la mienne...que j'ai à huit ans.

Ha oui, une chose importante, je suis daltonien...ce qui ne veut pas dire fans des Dalton, mais tout simplement que je ne vois pas les couleurs comme tout le monde. Détail qui fait que même ma perception des choses est altérée par rapport à la "normal". Je ne vois pas comme tout le monde...ou tout le monde ne voit pas comme moi.

C'est à partir de cet âge, (huit ans), qu'est venu à ma bouche, pour la première fois, un breuvage (vert?) qui a provoqué dans mes neurones une explosion de couleurs que je n'avais jamais vu, et dont je ne suis pas sûr être les bonnes ! Certes, la bouteille n'est pas venue toute seule à moi. Juste une histoire de mimétisme. Je ne suis pas devenu tout de suite alcoolique. Enfin, je pense...J'ai réitéré l'expérience quelques fois étant gosse, mais somme toute, assez rarement. C'est vrai que déjà, pour les fêtes de famille, je bois de l'alcool, non pas pour faire le "grand", mais bien pour les effets. J'adore ça !

Ma vie commence à Lyon. Un 28 décembre 1967, ma maman choisit de me mettre au monde à l'hôpital Grange Blanche dans le troisième arrondissement. Je dois d'être en vie au fait d'être un garçon et à la maladresse de mon père lors de l'utilisation d'un préservatif. Je suis un rescapé de capote. C'est dans ces conditions que je viens au monde, trois jours après Noël, tel un cadeau sans emballage, je m'offre à ma maman à qui je tiens compagnie, remplaçant avantageusement un père parti faire la bringue, ou oublier dans l'alcool la venue d'un fils à moitié désiré. J'emménage à Pérrache, juste au-dessus de la gare ferroviaire, mon Papa travaillant pour le compte de cette société, nous bénéficions, toute ma famille, d'un logement qui, aux heures de pointe, vibre de toutes ses vitres, aux bruits sourds des trains qui démarrent, et aux cris stridents des freins à tambours. Je repars pour l'hôpital une semaine après mon arrivée, mes poumons ne voulant pas fonctionner convenablement. Je reste deux jours dans une situation délicate, ne sachant pas si la vie veut de moi et peut-être, ne sachant pas moi-même si la vie vaut d'être vécu. Nous nous mettons finalement d'accord, et je réintègre l'appartement aux bruits étranges qui vont bercer mes nuits et mes jours de bébé.

L'appartement est grand, surtout pour un tout petit enfant. En fait, tout est immense. Quelques bribes de souvenirs me disent que je suis heureux. Ma maman est toujours à mes côtés. Mes baignoires sont prises dans une cuvette installée dans l'évier de la cuisine. La table de la cuisine est blanche, Les chaises sont jaunes. Toutes les pièces communiquent entre elles. Il y a du parquet qui craque et des énormes araignées. Je me souviens aussi que notre habitation est une sorte de pont sous lequel passent les trains.

Il y a aussi dehors. La promenade quotidienne passe par une voûte, une sorte de tunnel servant de maison à une clocharde. C'est « la grosse dame ». Ma maman ne s'approche pas d'elle. Je crois qu'elle en a peur. Je suis à l'âge ou ma curiosité l'emporte sur le reste. Je traverse quelques fois la route pour donner à la grosse dame une piécette, poussé par ma maman, qui se sert de son fils pour accomplir sa BA, sans approcher cet être répugnant. Elle est toujours accompagnée d'un chien et d'une cohorte de mouches. Je crois avoir compris d'où venait l'odeur âcre du tunnel. Quand ma mère s'aperçoit que le vin a perturbé la conscience de la grosse dame, elle me rappelle rapidement. Moi, c'est là qu'elle me fait le plus rire en me faisant des grimaces hideuses et me disant des mots que je ne connais pas. Je trouve « la grosse dame » beaucoup plus sympathique quand elle a un coup dans le nez. Peut-être un signe. Elle est restée là jusqu'à mes 4 ans. Été comme hivers. Par grand froid, elle se fabrique une maison en carton sur une litière de journaux. Quelques fois, elle ne met pas le nez dehors et ma mère s'inquiète de ne plus la voir. Elle a disparu un jour et un autre clocharde a pris sa place. Au même endroit avec la même odeur. Elle lui a même laissé ses mouches. Mais lui, je ne lui apporte pas de pièce, ma mère ne le connaît pas.

Nous croisons fréquemment des bonnes sœurs. Ma mère, en bonne chrétienne, leur adresse un sourire et un « bonjour ma sœur » respectueux. Elles me tapotent sans cesse sur la tête en louant ma beauté et ma sagesse. Elles sont bien moins marantes que la « grosse dame » mais aussi mal habillées.

J'ai deux sœurs, plus grandes que moi. Mes grandes sœurs quoi ! Je suis donc, comme on le dit par chez moi, le coïssou, c'est à dire le petit dernier. Ma plus grande sœur a deux ans de plus que moi et ma moyenne sœur, un an de plus. Ma moyenne sœur est la fille sage de la famille, par opposition à ma grande sœur qui sera appelée à faire toute les conneries que l'on peut faire lorsque vient le temps des hormones et des poussées d'acné juvénile. C'est sur elle que je vais pomper ma manière d'être, persuadé d'avoir sous mes yeux la vie de baba cool dont je rêve, c'est à dire que je vois le bonheur incarné dans la fumée des pétards et les montagnes de canettes vides qui s'accumulent sous le lit de ma frangine. J'ai en admiration ses copains qu'elle amène dans la chambre. Leurs cheveux longs, leurs parfums patchouli et leurs chemises qui descendent jusqu'aux genoux, sont, pour moi, le signe de l'élégance absolue. Si en plus, ils savent poser deux accords de guitare, la perfection n'est pas loin.

Elle amène des copines aussi.

Deux bouquins règnent sur mon chevet. Christiane F et l'herbe bleue. J'ai 12 ans. Ces bouquins m'ont fait rêver. Ils ont révélé ce que j'allais être plus tard. A l'heure ou beaucoup d'enfants rêvent de faire "vétérinaire" ou "pompier", je rêve de faire "drogué".

J'ai déjà décroché l'école depuis longtemps. Rien ne c'est arrangé.

Contrairement à mes sœurs, l'acné juvénile m'a épargné et la gente féminine me regarde avec une avidité naissante. Il ne faut rien exagérer. Disons que je reçois plus souvent des marques de reconnaissances que certains de mes camarades. Je suis persuadé que cette engouement nouveau est du à mon comportement. Je saisis toutes les occasions pour me faire remarquer. Je crois que je me suis "inventé" jusqu'à 30 ans. Les rares copines qui sont vraiment proches de moi ont vite gratté la surface. Je tombe éperdument amoureux de chaque filles qui s'intéresse à moi. Je reste malheureux des mois à chaque rupture. J'ai essayé la solution, pour être moins triste, d'avoir plusieurs copines en même temps, mais mes émotions ne peuvent pas suivre le rythme. Ni mes joues ! J'ai finalement décidé d'avoir une seule idylle à la fois, ce qui en fait n'est pas mieux. Mon cœur a toujours un train de retard et mon aiguillage sentimental se trompe souvent de voie. De gare en gare, j'ai cheminé à toute vapeur vers un tunnel de douceur, avec une fille de première classe. Manque de pot, là ou il aurait fallu prendre les chemins de travers, j'ai pris le TGV en pente raide. J'ai treize ans.

Dans la ville ou je grandit, il faut devenir un homme vite et courir vite aussi, si dame nature ne vous a pas dotée d'une musculature adéquate. Dans mon école, je suis parmi les meilleurs à la course. Je suis même une fois, arrivé à distancer quatre vélos sur 100 mètres. A dix mètres de chez moi, les gorilles qui chevauchaient les bicyclettes m'ont finalement rattrapés. J'ai fini les derniers mètres à plat ventre complètement tabassé.

Lieu ou mes compétences sportives m'ont aussi servi : Le mas du taureau. Mon père, le samedi matin, ne travaille pas. Il reste allongé au lit à lire un bouquin, en édictant ses ordres, tel un despote régnant sur ses sujets. Mes sœurs héritent toujours des tâches ménagères. Ranger notre chambre, passer l'aspirateur, 110 décibels sur une moquette ou les pieds ne s'enfoncent pas du tout. Faire le ménage chez moi, revient à remplir un tonneau sans fond. Même quand nos yeux ne voient plus une parcelle de poussière, ceux de ma mère repère la particule invisible pour le commun des mortels, la trace la plus infime sur les formicas est captée par le radar intégré au cerveau de ma maman. Elle en a usé des balaies et des chiffons. Nous devons ouvrir les portes de la cuisine incorporée bleu mat, avec le petit doigt et surtout, les refermer avec le coude. Malheur si un de nos membres laissent par inadvertance la trace de son passage. C'est le genre de revêtement qui multiplie les traces quand on essaye de les enlever. Ça devait plaire à ma mère ce genre de corvées. Ça ne lui a pas suffi. Elle a crue bon d'agrémenter le hall d'entrée et le long couloir d'une carpe imitation carrelage du plus belle effet pour l'époque. Brillante la carpe ! Elle aurais recouvert le sol de porte de cuisine, le résultat était le même. Mon père avec des patins. Ce monstre de la nature, ce monument d'autorité, cette énorme voix qui fait trembler les vitres, ce héros dont je vente les exploits à mes copains perdais beaucoup de son charisme quand je le voyais se mouvoir comme une danseuse de ballet. Un sumo en patin !

Je ne suis pas affecté aux tâches ménagères. Une autres mission m'est confié presque tout les samedis. Allé chercher les clopes, le pain et le journal pour mon père. Deux flutes et une baguette, le progrès et deux gauloises filtres. J'appréhende longtemps à l'avance ce moment. Le mas du taureau est un centre commercial réunissant une boucherie, un bar une boulangerie et bureau de tabac. J'ai peur. J'essaie souvent d'embarquer Nicolas mon copain pour venir avec moi. Il prend sa chienne avec lui, Julie, qui est conne mais qui rassure. Elle tire tellement sur sa laisse que le bras droit de Nico est plus grand que le gauche. Quelques fois, Nico m'accompagne. Mais d'autre fois, non. Quand je suis seul pour aller faire les courses, mes jambes trembles sous la peur.

Je sors de chez moi en passant par « derrière ». Le hall de mon immeuble comporte deux entrées. Toutes nos fenêtres donnant sur l'immense parking à voiture, Le coté opposé est le derrière de l'immeuble. Cette logique implacable change de sens selon l'emplacement des fenêtre des voisins. Au début du chemin de la Godille, tout va bien. Une colline longe sur la droite la rue piétonne. C'est une toute petite colline aux milieu du béton et comble de la nature, cette colline est boisée. J'emprunte invariablement le chemin qui coupe cette colline en deux ou je passe inaperçu pendant Cent mètres. Arrivé au bas de la colline, j'aperçois les premières tôles ondulées bleus et jaunes qui forment le complexe de magasins. De loin, j'essaie de voir si le lieu est sûr. Ma peur doit être écrite sur ma tête. Quelques rares fois, je passe sans encombre. Je regarde mes pieds. Quand j'arrive sur les dalles en ciment du mas du taureau, mon cœur est à fond. Ils sont là. Je ne les regarde pas, faisant semblant de ne pas les avoir pas vu et espérant par quelques magies, que tant que mes yeux ne se pose pas sur eux, ils ne peuvent pas me voir. Jamais ça ne rate. Un coup de sifflet. Je n'ai pas entendu. Je ne veux pas entendre. Je sens mon bas ventre se tordre, tout deviens froid, je me sens seul aux milieu des gens. Tout le monde à disparu. Il n'y a plus qu'eux et moi. C'est pour moi, je le sait. Toujours la même manière de procéder. Ils testent si leurs proie à peur. Et ils le savent. Je continue de marcher, en pressant un peu plus le pas pour pouvoir m'éloigner plus vite d'eux. J'aimerais être à Cent milles kilomètres. Je crois que la peur de mourir ressemble à ces instants. Cette fois, ils ne siffles plus. Ils m'appelle directement. Si je ne répond pas, ils vont s'énerver. Je lève les yeux. Ils sont cinq. Pas un sourire, sauf moi. J'essaie toujours de faire ami avec eux, d'être gentil pour qu'ils soient indulgents. Ils me demande si j'ai de l'argent. Non. Ils me laisse partir. Ils me surveillent, me suivent, me laisse faire mes courses pour m'arrêter un peu plus loin. Je leurs est menti. Je suis humilié à coup de crachas, d'insultes, racketté pour ma monnaie, fouillé devant les passants qui passes, frappé juste ce qu'il faut pour faire plus mal dedans que dehors. Je rentre chez moi avec mon pain cassé, sur lequel j'ai essuyé les crachats, le journal froissé. Les clopes, ils ne les aime pas, c'est des brunes. Je ne dit rien à personne, à ce point terrorisé que l'oublie immédiat est mon seul remède. Quelques fois, la peur me presse tellement que je décide de faire le trajet allé retour en courant très vite. Quand je suis pris dans

mon élan, personne ne peut me rattraper. Ma vitesse est à ce point fulgurante qu'elle dépasse le temps de réaction des terreurs qui me traquent. J'agis aussi de la même manière quand je dois me lever la nuit pour aller boire. Je rentre dans une autre dimension et je deviens invisible aux yeux des horreurs de mon imagination. Je croise quelques fois mon père dans la cuisine. Il est souvent réveillé par ses insomnies et met à profit ses moments volés à la nuit, pour boire un café et fumer deux ou trois clopes. Cela me laisse un répit de lumière avant d'affronter le chemin du retour dans la pénombre, où les monstres sont peut-être sur leurs gardes. Mon imagination vient souvent à l'aide de mes peurs. Elle est à l'image de ces dernières : sans limite.

Samedi est passé. Une semaine tranquille. Peut-être Nico viendra-t-il avec moi la semaine prochaine .

Nous organisons avec mes copains des actions punitives. Bien avant que l'on parle à la télé des gangs américains, nous découpons fréquemment à coup de nerfs de bœufs avec les bandes voisines...et rivales, bien évidemment ! Je reste à l'écart de la bagarre. Je n'est jamais su si les coups portés faisaient mal. Aux vu des hématomes ramenés en trophées par les participants, j'ai bien fait de feindre une chute au moment de l'affrontement. Je n'ai pas l'âme d'un chef ni d'un conquérant. Je m'arrange pour être entouré de copains larges d'épaules qui se servent mieux de leurs poings que de leurs jambes. L'exception est Nicolas. Je ne sait plus comment j'ai connu Nico. J'ai l'impression de l'avoir toujours connu. Il a un an de plus que moi et une tête de plus. C'est avec lui que j'ai exploré les chantiers qui entourait Vaulx en velin à l'époque où les complexes en béton poussaient dans tout les sens. De partout, il y avait des grues qui construisait des bâtiments. Autour de nous, c'était un chantier permanent, qui, les fins de semaine, quand les ouvriers se reposaient, devenaient des immenses airs de jeux. Notre occupation principal est de chercher des « amorces ». Le père de Nico est maçon, comme une bonne partie des espagnols qui sont venu se réfugier en France. C'est lui qui lui a montré à quoi servent ces « amorces ». Tout ce que Nico et moi en avons retenue, c'est qu'elles explosent lorsqu'elles sont violemment percutées par une grosse pierre. Les chantiers sont le lieu de tout les défis. Par temps humide, ce sont de véritable mer de boue qui font le désespoir de nos parents. Nous jouons fréquemment à un jeu aussi stupide que nos âges peuvent le permettre. Ce jeu a un nom : « ta mère c'est une poule si... » La plupart des défis consiste à sauter d'une hauteur toujours plus impressionnante. « Ta mère c'est une poule si tu ne sautes pas ! » J'ai souvent été raccompagner chez moi, par une imitation plus ou moins réussi de Nico faisant la poule. Le plus palpitant était de nous faire courser par le garde. Le week-end, les chantiers sont vides et les vols se multiplient, des gardes ont été embauchés. Ces derniers étaient transformés par le port d'un uniforme et d'une matraque. Il y en a un par chantier, c'est dire que tout les analphabètes de Vaulx en Velin ont trouvé du travail. Nous le repérons de loin. Il a droit à tout les noms d'oiseaux que nous connaissons, et, débordant de courage, nous nous enfuyons à toutes jambes, dès qu'il fait mine de nous pourchasser. Nous courons nous réfugier dans nos bâtiments, le plus souvent dans l'allée de Nico. Le cœur à cent à l'heure, nous épions au travers des grandes baies vitrées du hall d'entrée, si le garde nous courent après...

Les ouvriers se servent des caves des bâtiments en construction, pour entreposer des effets personnels. Raphaël, mon premier copain mais pas mon meilleur, nous informe d'un coup à faire. En compagnie de Gustavo, son frère et chef de la bande des « Chemins des Barques », c'est nous, nous décidons d'une expédition dans les caves des appartements neufs de la promenade Lénine. Nous allons chercher Marc, qui habite deux étages au dessus de Nico. C'est Nico qui y va. Tous autant que nous sommes, futurs gangsters cambrioleurs des caves des ouvriers, nous craignons comme la peste la mère de Marc, qui nous engueule si nous avons le malheur de toucher la tapisserie moche de l'entrée. Son plus grand plaisir est de nous humilier en critiquant nos habilles, notre timidité et nos pompes dégueulasses. Le voisin de Marc nous effraie plus que tous. Il est magicien. Personne ne l'a jamais entendu parler. Nico et Marc nous ont dit qu'il a fait disparaître des femmes. Marc a même retrouvé une fois, une tête dans un sac en plastique, dans la pièce du vide ordures de sa cage d'escalier. Le temps d'aller prévenir sa mère, la tête avait disparu. Il a très bien vu la porte de son voisin se refermant doucement....Anecdote cambriole cave et coquillage ...Souterrain du bâtiment servant de pièces aux trésors.

C'est ma vie de gosse et d'ado dans une banlieue de Lyon célèbres pour la primeur de ses émeutes. Je grandit là, au milieu de la violence et de la peur. Imaginé un poète de 14 ans, malingre, naïf et peureux, amoureux de la campagne et de ses vaches, dévorant des livres de Cousteau et de Zola, lâché dans un complexe en béton moins armé que les fous qui y vivent.

L'alcool m'a aidé à trouver le courage qui me manquait pour ne plus avoir peur et surmonter mes peines de cœur.

Cet ebook de Biographie est gratuit.

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)